

SCÈNE I

FÉDÉRIC, PASQUIN *tenant un faucon sur le poing.*

FÉDÉRIC

Te voilà bien chagrin ?

PASQUIN

N'en ai-je pas raison ?

Vainement, dans les airs, vous lâchez ce faucon ;
Il ne rapporte rien.

FÉDÉRIC

Eh, maraud, que t'importe ?

PASQUIN

Comment ! Nous ne vivons que de ce qu'il rapporte :
5 Il nous a jusqu'ici fourni quelques repas,
Mais il ne vaut plus rien depuis qu'il est si gras.
Ah ! que j'aime un oiseau qui, par un seul coup d'aile,
S'en va me tenir lieu de pourvoyeur fidèle !
Je voudrais que son vol fût plus prompt qu'un éclair :
10 J'appelle tels oiseaux les pirates de l'air.
Un vaisseau trop chargé, Monsieur, n'avance guère,
Et le meilleur voilier est le meilleur corsaire.

FÉDÉRIC

Rassure-toi, le jour n'est pas encor passé.

PASQUIN

Ah ! le petit ingrat, je l'ai trop engraisé ;
15 Et pour ma récompense, il veut que je m'aigrisse¹ :
Tenez, voyez plutôt, j'ai déjà la jaunisse,
Me voilà safrané jusques au blanc des yeux.

FÉDÉRIC

Tant mieux.

PASQUIN

Que dites-vous ?

FÉDÉRIC

Tant mieux, Pasquin, tant mieux.

PASQUIN

Dites plutôt, tant pis.

FÉDÉRIC

Hé ! hé ! hé !

PASQUIN

Pourquoi rire ?

FÉDÉRIC

20 Eh ! qui ne rirait pas ? Ne viens-tu pas de dire
Que, depuis qu'il est gras, ce faucon ne vaut rien ?
Prononçant son arrêt, tu prononces le tien :

1. Pasquin joue sur le triple sens de l'expression « m'aigrisse » : à force de ne pas manger à sa faim, il devient aigre, comme une viande qui a tourné ; il se remplit d'aigreur et de mauvaise humeur ; enfin, comme le sens phonétique le suggère, il craint de perdre du poids.

À te faire jeûner, je mettrai mon étude ;
Tu n'en vaudras que mieux.

PASQUIN

L'épreuve est un peu rude.

25 Et s'il y faut venir, je ne vous réponds pas
De m'attacher ici plus longtemps sur vos pas.

FÉDÉRIC

Tu pourrais me quitter !

PASQUIN

J'irai trouver Lisette,
Pour me mettre à l'abri d'une affreuse disette.
Dans ce triste séjour, on ne fait que jeûner :
30 L'oiseau n'a-t-il rien pris ? Il ne faut point dîner.
Voilà ce qu'ont produit vos feux* pour Axiane⁽³⁾.
J'en enrage ; à jeûner, c'est ce qui me condamne.

FÉDÉRIC

Ce jeûne-là, Pasquin, te tient bien fort au cœur ?

PASQUIN

Oui, c'est là le sujet de ma triste langueur.

FÉDÉRIC

35 Le terme est un peu fort.

PASQUIN

Il est de votre style :
Doux, tendre, pathétique, et pourtant inutile.

FÉDÉRIC

Poursuis ; tout à loisir, je te laisse jaser.

PASQUIN

Nous voici dans un lieu propre à moraliser.
Ça, raisonnons un peu. Pour plaire à votre ingrate,
40 Dont, malgré ses rigueurs, le souvenir vous flatte,
Vous n'avez épargné ni bijoux, ni cadeaux.
Pour elle, tous les jours, c'étaient plaisirs nouveaux,
Comédie, Opéra, bombance sur bombance.
Cependant, de vos soins, quelle est la récompense ?
45 L'amour, qui vous a fait consumer votre bien,
Est ce faucon lâché, qui ne rapporte rien.

FÉDÉRIC

Quoi ! Des comparaisons !

PASQUIN

Ce sont sages paroles.
Mais vous les écoutez comme des fariboles,
Que, d'un air dédaigneux, il faut mettre à l'écart ;
50 Et d'ailleurs, mes leçons viennent un peu trop tard.

FÉDÉRIC

Moraliseur² fâcheux, n'as-tu plus rien à dire ?

PASQUIN

2. Désigne, par plaisanterie, celui qui aime moraliser.

Quoi ! Vous ne pleurez pas !

FÉDÉRIC

Va, je n'aime qu'à rire.

Philosophe nouveau, tu le sais bien. Pasquin,
Plus l'amour autrefois m'a causé de chagrin,
55 Plus mon cœur du repos goûte aujourd'hui les charmes.
La molle oisiveté succède à mille alarmes :
Si j'ai vu tant de soins, tant d'amour négligé,
Par un profond oubli, n'en suis-je pas vengé ?
Je l'avoue, Axiane⁽³⁾ est toujours jeune et belle,
60 Elle mérite bien les soins³ qu'on prend pour elle ;
Mais, par sa cruauté, mon espoir démenti
M'a fait résoudre enfin à prendre mon parti.
Tiens, sa maison des champs n'est pas loin de la mienne,
Vers moi, tranquillement, j'attendrai qu'elle vienne.
65 Moi, je l'irais chercher ! Qu'elle n'y compte pas,
Eussé-je autant d'amour que je lui sais d'appas :
Non, je suis trop piqué.

PASQUIN

Monsieur, je me défie.

D'un dépit si contraire à la philosophie,
Votre cœur me paraît un peu trop agité :
70 Ne sauriez-vous haïr avec tranquillité ?

FÉDÉRIC

Moi, je ne la hais point ; mais, du moins, je te jure
De ne la jamais voir.

PASQUIN

Je crains peu le parjure.

On ne peut qu'à grands frais se montrer son amant,
Et votre pauvreté me répond du serment.
75 Ah ! qu'il eût mieux valu...

FÉDÉRIC

Toujours de la morale ?

PASQUIN

Ce sont noires vapeurs que l'abstinence exhale ;
Mais quand dînerons-nous ?

FÉDÉRIC

Tu dîneras demain.

PASQUIN

Peste soit de l'amour qui fait mourir de faim.

FÉDÉRIC

Mais toi-même, autrefois, n'aimais-tu pas Lisette ?

PASQUIN

80 Mais, comme sa maîtresse, était-elle coquette ?
Du moins, dans mes amours, je n'ai rien mis du mien.

FÉDÉRIC

3. L'édition de 1745 indique « le soin ».

Et la grande raison, c'est que tu n'avais rien.

PASQUIN

Qu'importe, à vos dépens, je me donnais carrière.

Ô Lisette ! Avec toi, je faisais chère entière :

85 Que de charmants repas ! Mais regrets superflus !

Hélas ! J'en ai tant fait, que je n'en ferai plus :

Tous mes plaisirs passés ne sont qu'une ombre vaine ;

Vous avez fait la faute, et j'en porte la peine.

FÉDÉRIC

Mais, pour Lisette, encor ressens-tu de l'amour ?

PASQUIN

90 Je puis de sa cuisine avoir besoin un jour,

Et ce jour n'est pas loin.

FÉDÉRIC

Imite ma sagesse :

Oublions pour jamais et suivante et maîtresse.

De la seule raison, il faut suivre la loi :

Pour moi, je n'aime plus que ce faucon et toi.

PASQUIN

95 Passe pour le faucon ; grâce à votre tendresse,

Autant que je maigris, tous les jours il engraisse.

(On entend un bruit de cors.)

FÉDÉRIC

Quel bruit vient me frapper ? Cours, va voir ce que c'est.

PASQUIN

À la chasse d'autrui, prenons-nous intérêt ?

FÉDÉRIC

100 N'importe, va savoir...

PASQUIN

Si c'est votre Diane⁽²⁾ ?

Elle aime les forêts.

FÉDÉRIC

Quoi ! Toujours Axiane⁽³⁾ ?

Pasquin, je te défends de prononcer son nom :

Fais ce que je te dis, va, donne ce faucon.

PASQUIN

Tenez ! Je suis ravi que l'on m'en débarrasse.

FÉDÉRIC

105 Cours, et viens m'informer de tout ce qui se passe.

SCÈNE II

FÉDÉRIC, *seul*.

Toi qui, d'un vol plus prompt que celui des Zéphirs,

T'élances dans les airs au gré de mes désirs,

Et qui, dans les forêts, à mes leçons docile,

Apprends l'art de mêler l'agréable à l'utile :

110 Cher oiseau, c'en est fait, je veux n'aimer que toi.

J'ai vécu trop longtemps sous une dure loi.

(On entend encore le bruit de la chasse, qui fait tourner la tête à Frédéric.)

Cesse bruit importun, cesse de me distraire,
Ne trouble plus la paix de ce bois solitaire ;
Dusses-tu m'annoncer Axiane⁽³⁾ en ces lieux,
115 Avec tous ses appas la montrer à mes yeux,
À mon fidèle oiseau, mon cœur toujours fidèle,
Tout de feu pour lui seul, tout de glace pour elle,
Ne lui laissera voir qu'une noble fierté.
Il était dans les fers*, il est en liberté.
120 Quel bonheur de pouvoir, dans une paix profonde,
Pour n'être qu'à soi-même, oublier tout le monde !

(Le bruit de chasse continue.)

Eh quoi ! Ce bruit fâcheux vient toujours me frapper ?
Cher oiseau, de toi seul je prétends m'occuper :
Non, je ne veux plus voir l'insensible, l'ingrate,
125 Qui peut-être, en secret, de mon retour se flatte.
Je veux bien convenir qu'elle avait mille attraits,
Qu'il partait de ses yeux d'inévitables traits ;
Je veux de sa beauté conserver la mémoire,
Mais c'est pour ma vengeance, et non pas pour sa gloire.
130 Si je l'élève ici, c'est pour l'humilier⁽⁴⁾,
Et je ne m'en souviens, que pour mieux l'oublier.
Mais j'aperçois Pasquin.

SCÈNE III

FÉDÉRIC, PASQUIN.

FÉDÉRIC

Eh bien ! quelle nouvelle ?

PASQUIN

Ah ! Monsieur, il n'en fut jamais de plus cruelle :
Ouf ! Je ne puis parler tant je suis confondu.

FÉDÉRIC

135 Qu'est-il donc arrivé ? Parle.

PASQUIN

Tout est perdu.

FÉDÉRIC

Quel étrange accident, Pasquin, viens-tu m'apprendre ?

PASQUIN

Tremblez, votre Axiane⁽³⁾, en ces lieux, va se rendre.

FÉDÉRIC

Pasquin ?

PASQUIN

Ce n'est pas tout : pour nous assassiner.
C'est peu que d'y venir, elle y prétend dîner.

FÉDÉRIC

140 Ô comble de bonheur ! Pasquin, un tête-à-tête !
Qu'à la bien recevoir, à l'envi tout s'apprête.